

S O S

CERVEAUX



LA
SAGA
de
LÉON

de la dynamite
pour

V.D.B.

EDITORIAL

"S.O.S. Cerveaux" a aujourd'hui deux ans.

Six numéros ont été publiés. 3.600 revues ont été ainsi distribuées, à St Louis, parmi les anciens, un peu partout en Belgique et même à l'étranger.

La revue elle-même, son contenu, ont été parfois discutés. Certains articles ont provoqué de vives réactions. En tout cas, personne n'est resté indifférent à "S.O.S. Cerveaux". Ca, c'est positif.

Il y a aussi un comité de sélection pour "S.O.S.". C'est le seul organe à St Louis où on trouve des professeurs, des élèves, des parents, des anciens ensemble. Ca aussi, c'est positif.

Beaucoup de gens se sont dévoués, excités, tourmentés, congratulés... pour "S.O.S. Cerveaux". Ca ne doit pas être pour RIEN.

Il manque à "S.O.S." une organisation reconnue et soutenue comme telle à St - Louis. Il faut que le prochain numéro soit le travail d'un cercle para-scolaire, le cercle "S.O.S. Cerveaux". Il faut un local, pour échanger et peser ses idées; il faut aussi une deux machines à écrire pour retaper les articles.

Il faut des élèves, des professeurs qui :

- aiment s'exprimer par écrit; interviewer et questionner les gens;
- ont le sens de la distribution, de la publicité de l'information;
- peuvent apporter dessins, photos personnels, etc...

Alors ? "S.O.S." est à reprendre en septembre. Avis aux intéressés.

La Rédaction

AUX ANCIENS ET AUX PARENTS.

Un beau matin, sur mon bureau, j'ai trouvé dans mon courrier le dernier "S.O.S. Cerveaux". Comme vous, je suppose, je l'ai ouvert avec curiosité, curiosité d'autant plus vive que je ne me rappelais pas que l'on m'en eût soumis les différents articles. Ma mémoire ne me faisait pas défaut et pour cause!

Je lus l'éditorial, légèrement intrigué : "articles engagés, le droit de se faire entendre, "provoquer" le dialogue..." De tout cela, le lecteur devait être averti. Diable, que pouvaient nous réserver les pages intérieures qu'il fallait ainsi nous mettre en garde, nous conditionner ? Mais a priori, j'aime les gens qui osent s'engager (en cela, probablement marqué par la fierté de mes camarades plus âgés que moi qui, ayant connu l'occupation allemande, étaient heureux en 1945 de s'engager dans l'armée...) d'autant plus que c'est dans la ligne directrice de l'Institut qui vise à éduquer à la liberté et à la responsabilité.

Je tournai donc les pages... et lus avec stupéfaction les articles signés S.E. Matricule 150957, P. Zimmer et R. Polet. Je ne parlerai ni de la forme ni du fond : d'autres, plus qualifiés que moi, l'auront fait avec bonheur. Mais en tant que directeur de l'Institut, je ne peux passer sous silence deux choses : la première, c'est qu'au nom de l'information et de la liberté, on bafoue aussi impudemment ces deux réalités en écrivant des articles à sens unique et aussi peu informés. J'aurais en effet accepté ces articles s'ils avaient été présentés sous forme de diptyque, l'un donnant le "pour", l'autre le "contre"... On aurait ainsi respecté la liberté de choix et d'information des plus jeunes.

Mais, fait plus intolérable encore, c'est que les trois signataires de ces articles ne font partie, à aucun titre, de la communauté de St Louis : à quel titre se sont-ils arrogés le droit d'écrire dans cette revue qui se veut être "l'organe des gens qui pensent" ? Que ces messieurs développent leurs idées dans leurs tracts, peu me chaut ; c'est leur droit le plus strict ; mais qu'ils s'emparent d'une revue pacifique de collègue pour en faire une espèce de tribune politique, cela s'apparente à un acte de piraterie et je leur en dénie le droit.

Il m'a paru qu'en tant que principal responsable de la communauté de St Louis, je devais le dire.

Abbé L. Caussin, Directeur.

NB. : "SOS Cerveaux", depuis deux ans, a survécu grâce à l'aide, au dévouement, à la persévérance de quelques anciens (spécialement G. Lacroix et L. Arnould) ainsi que de quelques élèves (entre autres, R. Robaye). Je les en remercie vivement et bien sincèrement par le truchement de ce journal, après l'avoir déjà fait maintes fois de vive voix.

Malheureusement, si la revue a répondu à l'attente de la plupart des Anciens, force est de reconnaître qu'elle a déçu bon nombre de parents et d'élèves, qui n'y retrouvent pas la vie du collège. Aussi compte-t-elle prendre un nouveau départ à la rentrée : ainsi que le suggère l'éditorial, elle s'appuiera davantage sur l'équipe d'information de St Louis, animée par M. JP. Tilquin, qui, toute l'année, a rédigé régulièrement une espèce de journal mural.

Certains ont été soit amusés, soit scandalisés par le croquis "ECOLE" de la couverture du dernier exemplaire de "SOS Cerveaux". Comme toute caricature, elle contient un fond de vérité et peut nous faire réfléchir. Je compte bien en reparler en début d'année.

PETIT MOT qui nous vient DU MAROC.

Chers Amis,

En prenant connaissance du numéro 5 de la revue qui vient de me parvenir, j'ai constaté qu'un annuaire des Anciens a été publié en 1972.

Ce document ne m'étant pas arrivé, je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'en adresser un exemplaire.

Je profite de cette occasion pour vous féliciter des améliorations apportées à la revue qui constitue pour moi, résidant à l'étranger depuis plus de vingt ans, le seul lien vivant qui me rattache aux Anciens de St Louis et me rappelle de temps en temps quelques années dures, mais agréables, de ma jeunesse.

Bien amicalement avec vous,

Franz Régnier, rh 44-45
Ambassade de Belgique.

P.S. Mon cordial souvenir à mon ancien professeur de 4ème, Mr l'Abbé RIFON, qui se trouve encore à St-Louis.

Merci pour ce témoignage !

La rédaction.

Bernard Legrand - rhéto 56,
Capitaine au centre d'entraînement Para-commando de Marche-les-Dames,
Parent d'un élève à l'Institut St-Louis :

JE NE SUIS PAS DU TOUT D'ACCORD:

Si je ne conteste pas certaines réalités ou faits particuliers repris dans certains articles, je ne suis par contre pas du tout d'accord avec la façon tout à fait démagogique de les exploiter et de les généraliser. C'est un peu court et trop facile de porter des critiques dans ces conditions.

Dès lors, je ne désire plus cautionner une association qui, au lieu d'aider l'information des jeunes pour qu'ils puissent se faire une opinion aussi cartésienne que possible, leur offre l'occasion de crier leur révolte parfois fondée et bien intentionnée mais aussi trop facilement réactionnaire et pour le moins tendancieuse.

Si René Robaye nous avertit dans son éditorial que ce numéro va heurter nos convictions pour "provoquer le dialogue", je ne vois pas comment le dialogue serait possible sur des bases aussi outrancières et même injurieuses. Car enfin, ce numéro est avant tout un pamphlet contre notre société : il ne pose pas des questions, il condamne en bloc.

Chacun sait que la perfection n'est pas de ce monde, qu'il reste beaucoup à faire et à refaire, mais les meilleures intentions n'autorisent pas les plus vilains procédés. On ne peut admettre les critiques gratuites, les arguments enfantins ou simplement inexacts et les

condamnations généralisées au départ de cas particuliers : c'est une simple question d'honnêteté intellectuelle.

Comment les Belges peuvent-ils supporter autant d'injustices ? Une armée qui est une école de la fainéantise, du crime et de la dégradation intellectuelle, une gendarmerie accusée des pires méfaits et de collusion avec le capitalisme, une Eglise qui a "partie liée avec ces organismes policiers..." devant une condamnation aussi globale de notre société, devant tant de mauvaise foi envers un système social dont nous vivons tous assez bien me semble-t-il, faut-il encore croire au dialogue ?

En tant qu'officier au Régiment Para-Commando, je n'ai pas à prendre position sur le fond du problème du service militaire car je fais confiance à notre démocratie parlementaire pour trouver une solution qui sauvegarde son indépendance d'action tout en imposant à la jeunesse un sacrifice minimum mais égal pour tous.

Je désire simplement faire remarquer à P. Zimmer que l'opinion qu'il a de l'armée est le corollaire évident d'un choix pour un service aussi facile que possible. Je crois assez connaître l'armée et les jeunes pour savoir qu'en ce domaine, compte tenu des moyens et de la motivation actuelle des jeunes mis à notre disposition, la critique est aisée.

Mais s'il avait eu le courage de partager la vie des jeunes miliciens que j'ai la chance d'entraîner (venant d'unités de tous genres et pas seulement du Régiment Para-Commando), il y aurait trouvé courage, esprit de camaraderie, enthousiasme et sens civique bien compris.

Quant à leurs chefs, ils n'ont pas attendu le "Maoïsme" ni le nouveau règlement de discipline pour fonder leur autorité non pas sur des "garde-à-vous" mais sur l'exemple et le partage d'une vie très exigeante.

Je me garderai de généraliser et de dresser un tableau surfait de notre armée, mais nombreux sont les officiers de réserve avocats, ingénieurs, médecins, etc... qui ont accepté ce même partage et qui ont donné le meilleur d'eux-mêmes pour faire de ce service obligé un acte positif volontaire. Ces témoignages me paraissent bien plus attachants, d'autant plus qu'ils nous laissent libres de penser que ce serait fantastique si l'homme pouvait se passer de l'armée, de police, de règlements, etc... Mais l'histoire de l'humanité nous apprend hélas assez combien c'est de l'utopie.

Finalement, la seule réponse à offrir à ces jeunes pamphlétaires est de leur conseiller d'aller voir ce qui se passe dans d'autres pays où le service est toujours de trois ans et la liberté d'expression une affreuse illusion.

A VISIT TO LONDON

Dimanche 6 mai, sept heures du matin : la gare de Namur est envahie par des voyageurs encore somnolents, prêts à partir, à se rendre à Londres, avec armes et bagages : ce sont les classes de seconde de St Louis, dirigées par M. le Directeur et MM. Depasse et Wéron.

Après avoir dépassé en train Bruxelles, Gand, Bruges, nous arrivons à Ostende. Près de la gare se dresse, imposant et majestueux, le bateau sur lequel nous allons faire la traversée. Nous montons à bord, pas trop rassurés : allons-nous ou non être victimes du mal de mer ? Après un coup de sirène, la malle quitte le quai. Un dernier coup d'oeil à la plage et aux navires de la Force Navale stationnés à Ostende, et nous voilà en route. Aussi longtemps que nous longeons les côtes belge puis française, la mer n'est que peu agitée. Nous dinons donc à bord. Mais voici que nous coupons à travers la Manche pour rejoindre Douvres... la mer s'agite, les vagues viennent s'écraser sur les hublots, le tangage et le roulis se mettent d'accord pour nous secouer si bien que... enfin, vous me comprenez... les trois quarts des passagers sont appuyés au bastingage... Quel spectacle ! La vitesse ayant dû être réduite, nous arrivons avec du retard à Douvres. La majorité des voyageurs, pâles ou verdâtres suivant le cas, débarquent. Et de nouveau le train, jusque Londres, où nous descendons à la gare Victoria.

Londres ! Enfin Londres ! Ville dont nous pariions depuis longtemps déjà et que nous avions hâte à voir, Londres, enfin nous y sommes !

En métro, nous gagnons notre hôtel. Comme il fait beau et qu'il est encore tôt, nous nous rendons ensuite à Hyde Park pour y voir les fameux orateurs publics. Induits en erreur par un texte d'anglais que nous avons étudié en classe avant de partir, nous nous trompons et arrivons à l'autre extrémité de cet immense parc londonien. Nous reprenons notre souffle et notre courage, retraversons le parc et, enfin, arrivons là où nous le voulions : les orateurs publics sont là, gesticulant, criant, riant, crachant souvent passablement. Monsieur Depasse obtient un vif succès en montant sur une caisse à savon

et en imitant l'orateur le plus proche. Les Anglais semblent le préférer aux autres. Les policiers de service abandonnent même leur habituelle réserve.

Nous revenons à l'hôtel pour y souper. C'est là que nous découvrons combien mauvaise est la cuisine anglaise. De plus, nos repas sont à peine suffisants pour des moineaux : ils nous apparaissent juste comme l'entrée... Le soir, "London by night". A la suite de nos valeureux professeurs, nous nous émerveillons devant Big-Ben, les maisons du Parlement, Trafalgar Square, etc... le tout magnifiquement éclairé. A la fin, fourbus mais heureux, nous revenons jouir d'un repos bien mérité après nous être trompés de ligne de métro.

Tout ce que nous avons vu illuminé ce soir, nous le revoyons le lendemain matin, en autocar cette fois (ouf !) et avec une guide charmante et fort loquace (Monsieur Depasse ne me contredira pas) qui nous explique en long et en large tous les secrets que Londres cache et dont nous ignorions jusqu'à l'existence. C'est cette gentille personne qui doit nous accompagner demain, et aujourd'hui après-midi pour visiter le château royal de Windsor. Mais n'anticipons pas. Après la visite, le matin, du West-End, nous mangeons nos tartines dans un parc où nous faisons connaissance avec la pluie anglaise. Imaginez que l'on vous renverse un verre d'eau froide dans le cou, c'est à peu près la même chose. Et dire qu'il faisait si beau il y a une heure à peine ! En attendant que la pluie cesse, nous passons notre temps à nourrir des pigeons qui n'hésitent pas à venir manger et à rester sur nos mains.

Windsor donc, l'après-midi. Un magnifique château, très imposant, où nous apprenons qu'il ne faut pas trop rire avec les fameux gardes : s'ils ne disent pas un mot, ils n'en agissent pas moins...

Le mardi, visite en car de la "City", où nous découvrons une véritable armée de chapeaux melons et de parapluies. C'est là que l'on trouve l'Anglais typique, tel qu'on se le représente souvent.

La Tour de Londres et Tower Bridge nous émerveillent encore plus. Les bijoux de la couronne nous étonnent sans doute moins que les lourdes portes qui commandent l'accès à la petite salle où ils sont gardés. Nous voyons aussi les corbeaux légendaires de la tour, attachés de crainte qu'ils ne s'envolent.

Le British Museum retient notre attention pendant l'après-midi. Nous savons maintenant combien est grand ce musée : des kilomètres de salles, des trésors fabuleux, entassés là, quelque chose d'inouï !

Le reste de la journée se passe à faire du shopping dans les rues commerçantes de Londres. Nous en profitons aussi pour aller nous nourrir quelque peu, car...

La dernière visite que nous faisons à Londres est celle du musée de Madame Tussaud où nous admirons les personnages les plus divers : depuis Cassius Clay jusqu'à la Reine d'Angleterre, en passant par Paul VI et l'assassin du Président Kennedy, dans la chambre à gaz. Bref, un musée qui, franchement, vaut la peine d'être vu.

Après un dernier repas dans la capitale britannique, nous reprenons le train, avec l'appréhension de la mer (!). Or, merveilleuse surprise, la mer est on ne peut rêver plus calme. Après une traversée sans histoire, nous foulons à nouveau le sol belge. A Ostende, premier contact avec la Belgique, certains d'entre nous ont quelques ennuis avec un fonctionnaire grognon de la S.N.C.B.

Quelle joie de se retrouver chez soi !! Et retour à Namur, ce mercredi aux environs de 11 heures du soir.

En résumé : un merveilleux voyage, trop court peut-être, mais duquel nous rentrons enchantés, après avoir testé nos connaissances dans la langue de Shakespeare.

Le malheur : il faut être rentré demain à 8 heures 30 à Saint-Louis ! (Inutile de dire que notre activité ne fut pas très intense).

Pour ceux qui iront à Londres dans les années à venir : - emportez un parapluie : c'est plus prudent !

- emportez de bonnes chaussures car vous aurez à marcher, et pas un peu, croyez-moi.

- attendez-vous à avoir faim... En Angleterre, on en a plein les yeux, mais pas plein l'estomac.

L. DELVAUX

COIN PHOTO.

Grande affaire ! Le club de photo de Saint-Louis a participé les 12 et 13 mai derniers à une exposition organisée à la Maison de la Culture par le Conseil Culturel de Namur.

Dans le cadre de "Namur, ville ouverte", certaines des photos imprimées par notre groupe ont été exposées, avec des photos des Soeurs de Saint-Marie et des Athénées de Namur et de Saint-Servais.

Le soir où nous accrochions, un public nombreux s'extasiait devant bon nombre de nos oeuvres. Il paraît que Saint-Louis y a recueilli un vif succès... Malheureusement, notre technique n'étant pas encore très au point, la colle de nos photos se détacha par endroits...

En ce qui concerne le concours Agfa dont je vous ai parlé dans le numéro précédent, je pense bien que personne à l'institut n'a remporté de prix ; du moins n'ai-je entendu parler d'aucun gagnant. Il faut donc croire que l'avis des examinateurs ne fut pas le même que le nôtre. Et, comme disait l'autre, on essaiera de faire mieux la prochaine fois.

luc DELVAUX.

L'ARMEE DOIT VIVRE DANS LA POPULATION COMME UN POISSON DANS L'EAU.

(*)

Ne vous privez pas de penser avec "SOS". Je ne m'en priverai certainement pas et pour suivre cette invitation, je me permettrai de vous livrer ces quelques réflexions qui, je l'espère, feront la part des choses, après les articles incendiaires sur l'armée, parus dans le dernier numéro.

Voyons tout d'abord les impressions du milicien. "Je suis contre"... petite remarque dans le coin : cette objection me paraît trop facile ; on ne sait plus rien faire d'autre qu'être "contre"... contre la législation agricole du Marché Commun, contre la législation en matière d'avortement, contre ceci ou cela... Finalement, on ne sait plus pourquoi on manifeste : c'est "jeune" et puis ainsi on peut exhaler sa petite tendance à l'agressivité, sans s'en rendre compte. Ce phénomène, mon professeur de rhétorique l'avait si bien nommé le conformisme dans l'anticonformisme.

"On profite de ce que les jeunes sont très malléables"...

Evidemment, ceux qui disent cela ont l'expérience et l'habitude de le faire..." Il est assez paradoxal de voir que ce sont souvent les mêmes qui affirment aujourd'hui qu'à 18 ans un jeune peut être manipulé comme on veut, donc en d'autres termes, qu'il n'est pas encore capable de juger convenablement ; mais exigent d'autre part pour ces mêmes jeunes le droit de vote à 18 ans" (1).

"... des gens qui ne travaillent pas"... Je ne sais pas si on peut affirmer cela de tous les militaires ; et précisément pour parler du génie, rappelons-nous l'incident ferroviaire sur la ligne de Liège à Namur, au mois de mars dernier. Vers 4 heures du matin, on a réveillé des militaires de la caserne du Génie à Jambes pour aller déblayer la voie le plus vite possible. Plus loin encore : la Cathédrale Saint-Paul à Anvers, l'incendie de l'Innovation à Bruxelles ; à Namur même, la mise en place, de nuit, d'un pont provisoire pour éviter les encombrements de la place de la gare (lors de la construction du parking à étages).

La liste ne s'arrête pas là. Quel Bruxellois n'a pas applaudi les Paras-Commandos défilant dans les rues de la capitale après leur intervention au Congo. En 1964, cette expédition sauve de nombreux Belges installés dans l'actuel Zaïre, alors que l'opinion publique internationale se contentait de s'apitoyer sur leur sort.

Périodiquement, l'armée participe encore aux opérations Arc-en-Ciel, 11.11.11, 48.81.00... Elle permet aussi à de nombreux mouvements de Jeunesse de camper sous des tentes qu'elle prête volontiers.

Voyons maintenant la réduction du temps de service : quand on en parle, on cite toujours des pays où ces prestations sont plus courtes. Mais, d'un autre côté, dans les pays du Pacte de Varsovie, le service militaire est, au moins, de 24 mois et, dès qu'il s'agit d'une arme un peu spécialisée, il est de 36 mois.

Pour continuer les comparaisons, nous constatons que 9,7 o/o du budget national sont réservés à la défense nationale alors que l'éducation nationale prend - à juste titre d'ailleurs - 20 o/o de ce même budget. A signaler aussi que dans cette Suisse citée en exemple dans l'article, la partie des deniers de l'Etat réservée à l'armée est de 25 o/o.

Pour parler de l'oppression ou de l'"Etat Policier", qu'on ne me taxe pas de conservatisme, mais qu'on regarde dans d'autres régions où le fait de critiquer aussi vivement un projet de loi, ou même une décision du gouvernement envoie le mécontent rejoindre les autres dans des camps de travail ou de concentration.

Quand au renforcement de la gendarmerie, il est nécessaire dans un monde qui croît aussi et dans lequel la criminalité ne cesse d'augmenter. Cette force ne sert pas uniquement à briser les piquets de grève "à Sitel et à Carterpillars", elle est, aussi et surtout, au travail sur les routes quand tout le monde part en vacances, elle lutte contre le banditisme, contre les trafics...; en un mot, elle défend la Société dont nous faisons tous partie.

Il faut bien se dire que le désarmement d'une partie à la fois risque de la mettre sous la dépendance de l'autre. C'est ainsi que "Dans l'euphorie de la victoire totale, les Alliés, les Américains en tête, s'étaient empressés d'envoyer à la ferraille des stocks de chars et d'avions. On n'avait laissé face à l'Elbe qu'un mince rideau de G.I.'s et quelques détachements alliés. Quand le Stalinisme dévoila ses intentions agressives, la masse des blindés à étoile rouge avait pratiquement fait le vide devant elle. Toute une génération se souvient de cette époque angoissante. Les chars du bloc soviétique étaient à quelques heures du Rhin. La bombe A, alors exclusivité américaine, fut sans doute le seul élément d'équilibre salvateur". (2).

Pour terminer, je voudrais vous faire part des propos d'un des plus grands éducateurs de notre temps : Baden-Powel.

"...Sans doute en leur parlant de patriotisme, on leur enseigne qu'un citoyen doit être prêt à faire sa part pour défendre son pays contre les agresseurs. C'est un devoir que la sécurité et la liberté dont il jouit dans cette patrie lui imposent. Celui qui se retire en laissant à d'autres le soin de s'acquitter de ce devoir joue un rôle qui n'a rien de courageux ni de noble..

Je n'ai jamais rencontré un homme qui ait vu la guerre dans un pays civilisé et qui soit resté ce qu'on appelle un anti-militariste. Il sait trop bien les suites horribles et cruelles ; tant que les nations ne se seront pas mises d'accord pour désarmer, il se gardera d'attirer chez lui l'ennemi en laissant son pays à la merci d'autrui et en négligeant de le défendre. Vous pourriez aussi bien avant d'avoir appris à la masse à ne pas voler, abolir la police pour supprimer le crime. Le terme d'anti-militarisme prête facilement à confusion. La plupart d'entre nous sommes opposés au militarisme, au gouvernement par des méthodes militaires en vue de buts militaires ; mais, il y en a peu parmi nous qui (surtout à la lumière de la guerre) soient anti-militaires, opposés à ce qu'on exerce des hommes pour la défense du pays. Et tout homme qui a un coeur battant dans sa poitrine est pacifiste (anti-war), ennemi de la guerre" (3). Je ne veux pas jouer le prophète de malheur, mais souvenez-vous de ce que disait le général soviétique Suvechin : "Le rôle de l'Armée Rouge est de se tenir prêt à secouer l'arbre quand le fruit pourri sera sur le point de tomber". La revue qui donne ce détail continue en ces termes : "La méthode Communiste est la subversion par l'intérieur. Lorsque ce but sera atteint, l'Armée Rouge avancera contre les pays dans lesquels l'infiltration aura paralysé l'armée, la justice et la jeunesse".

Jean - Luc FIVET
Rhéto 70 - 71

(*) Mao - Tsé - Tung

(1) Paul Van Der Boeynamts (2 février 1973)

(2) Isy Laloux Vers l'Avenir (21 novembre 1971)

(3) Eclaireurs par Baden - Powel.

vas.y eddy!

“Le Tour de France à Trignolles” : telle est la pièce que les Secondes des Soeurs de Notre-Dame et de Saint-Louis ont choisi d’interpréter.

Dans cette comédie d’Arthur Masson, nous voyons évoluer un coureur cycliste, l’Eddy Merckx de l’époque, aux côtés de personnages chers à Masson : le bon vieux curé de campagne, à l’esprit quelque peu rétrograde, le maieur du village, le gros Toine, pas méchant mais pas très malin non plus, l’échevin de l’instruction publique qui, la fonction l’oblige, est bête comme pas deux, la servante du curé, femme énergique et de bon sens qui parviendra à “arranger les bidons”, T. Déome, l’alerte centenaire de jour en jour plus jeune, et, bien sûr, la “bête noire” d’Arthur Masson, le grand droguiste, Monsieur Pestiaux, grand, laid, et qui se prend pour la Sorbonne parce qu’il sait trois mots de latin et qu’il appelle serpillière une loque à reloqueter.(1)

Imaginez donc tous ces personnages, incarnés par des acteurs de talent (? ? ?) dirigés par deux metteurs en scène, MM. Wilmart et Tilquin, dont la compétence, ignorée mais non moins réelle, est bien nécessaire pour mener à bien la mise en scène de pareille pièce.

A tout ce que vous savez déjà, ajoutez 14 figurants et figurantes, des accessoires les plus divers, allant de la télévision dernier cri (modèle 1956) à la brouette quelque peu antique (on pourrait demander à Nicolas de nous prêter la sienne) en passant par ce qu’il y a de plus banal : sièges, table, moto, vélo et même auto...

Voilà. Maintenant vous avez une idée un peu plus précise de ce que vous pourrez voir, revoir et admirer au mois d’octobre. Des rendez-vous à ne pas manquer !

(1) Acte II - scène 5

Luc DELVAUX
Olivier FABRY.

LA PAGE DES ANCIENS (1932-52)

SOS Cerveaux a eu un précurseur : “HARDI”, périodique irrégulièrement régulier comme toute revue d’étudiants, lancé avec la création du cycle supérieur des Humanités (en 1937) et disparu avec la guerre de 1940...

Mais il est une figure qui a survécu à la guerre : figure inoubliable pour les anciens d’avant l’année 40 et pour les 12 premières rhétoriques. Un élève de 1938 dédiait déjà au grand homme - petit format, mais baut en couleur - le “poème” que voici :

SONNET A LEON.

*O perle des portiers ! Des concierges le roi,
Toi qui de l’Institut gardes si bien la porte,
Je t’en prie, ô Léon, daigne agréer de moi
L’hommage laudatif que ce sonnet comporte.*

*Ton nom est bien choisi, car tu vois sans effroi
Devant ton antre oblong, impassible cloporte,
Les turbulents remous de groupes en émoi :
Tu as de l’entregent, que l’on entre ou qu’on sorte !*

*Lorsqu’en classe penché sur un thème latin
Je t’entends fredonner quelque joyeux refrain,*

Mes pieds s'ébranlent, puis, ils battent la mesure...

Ainsi, tu vis heureux, toujours aimable et gai,
A la bouche ta pipe, à la main ton balai,
Soignant tes canaris, écoutant leur murmure...

Léon, après une carrière d'ouvrier de verrerie, avait gagné méritoirement ses galons de portier à l'Institut St-Louis. Tous les contemporains se souviennent de la rutilante casquette aux initiales SL, qu'il portait avec dignité aux jours fastes : la St Nicolas, la "visite de Monseigneur", la fête de M. le Directeur, la Communion solennelle et la Distribution des prix. Avec dignité... mais peut-être avec moins d'assurance aux heures tardives de ces journées de fête !

Pour l'ordinaire, Paul Delvaux nous en a laissé un portrait précis : "Léon Kalumet-Kanari, chargé des collections (pipes, oiseaux, fossiles, pierres et pièces rares), portant par-devant une espèce d'étui pour masque à gaz qui accentue sa légère rotondité : à ce qu'il paraît c'est une blague à tabac, "arme utile dans les combats contre les grands fauves" déclare-t-il d'un air grave - et d'un ton confidentiel : "Vous savez... j'ai ma casquette pour aller voir Hitler... Il n'y a pas que lui qui en a une !"

Grand éleveur de canaris, écoutant et faisant écouter leurs roulades avec délectation, il consacrait une bonne part de ses loisirs de portier à construire de multiples cages pour ses pensionnaires... ailés. Mais il avait aussi beaucoup de sollicitude pour les autres "pensionnaires" - ces malheureux internes qui attendaient les douceurs et autres vivres d'appoint remis par leurs familles à la loge (lisez la "loche") de Léon.

Il faut bien dire qu'aux années de guerre ce genre de colis valait son pesant d'or. Le portier s'était assuré lui aussi son ravitaillement personnel : à l'époque... des parents d'élèves fermiers, quelle aubaine !

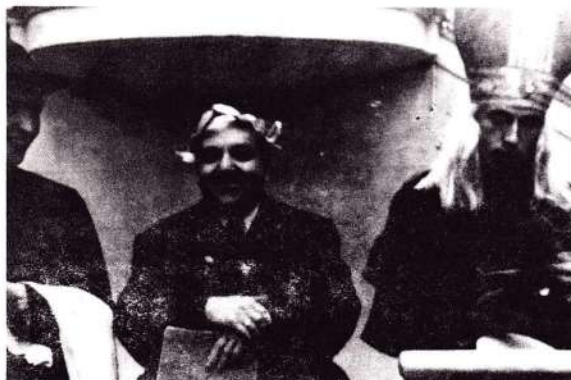
Pendant l'occupation ennemie, Léon fut un portier vigilant, qui sauva sans doute plus d'une fois M. le Directeur de visites intempestives, sinon de l'arrestation. Il devait connaître son jour le plus long - comme tant d'autres Namurois - le 18 août 1944, quand sur le seuil de l'Institut, pipe au bec, il fut cloué au sol par les bombes qui écrasaient le "nouveau bâtiment" des classes et tuaient au même moment un domestique à la porterie. C'est en gagnant l'abri que M. le Directeur entendit les cris apeurés de Léon : à travers une poussière opaque, il tendit la main au portier qui s'y accrocha, dans l'obscurité, comme à une bouée de sauvetage.

Mais la guerre, à cause de la crainte des rafles de jeunes et de la rareté des divertissements, avait précisément fait de St Louis le baurre sûr où venaient s'ébattre (même aux périodes de congé !) les "humanistes" de Namur. Léon se prêtait avec bonhomie à d'étourdissantes mascarades, où il trônait coiffé de la couronne de laurier - ou du bonnet d'âne ! - entouré de l'abbé Barbier (actuel curé de St Joseph) animateur des chants - déjà ! - et de l'abbé Capelle mitré et perruqué - mais oui ! - devant une assemblée de "sujets" en délire...

Dans les périodes scolaires, Léon régissait les professeurs comme les élèves. Il intervenait, tel un messager des dieux, et il avait une façon de vous lancer : "M. le Directeur vous demande qui inquiétait les uns comme les autres, un peu comme s'il vous soupçonnait d'avoir des comptes à rendre..."

Il comprenait très approximativement les communications téléphoniques. Les anciens professeurs se racontent encore l'une de ses meilleures interprétations. Un jour de guerre, il arriva prévenir mystérieusement M. le Proviseur d'une livraison de "dix kilos de jambon". C'est du moins ce qu'il avait entendu. Renseignements pris, il fallut déchanter : il s'agissait de... "Duculot, de Gembloux" !

Le brave portier, malade, quitta St Louis en 1952 pour l'hospice St Gilles. Le déracinement était trop fort. Il n'y survécut que moins d'un an, laissant à tous le souvenir d'un "bon et fidèle serviteur". Nul doute que son confrère du Ciel l'ait accueilli ainsi.



Les Abbés Barbier et Capelle.



Léon, coiffé...d'un bonnet d'âne.

A l'occasion du "dîner du Directeur", le plus jeune des professeurs, M. François Colas, dit comment St Louis lui est apparu au cours de l'année.

Monsieur le Directeur, mes chers collègues,

Cette fois encore, la chanson n'a pas menti : le sort est tombé sur le plus jeune. Le cas du marin est d'ailleurs assez semblable au mien : il devait - comme moi aujourd'hui - agrémenter un repas. Une différence cependant : sa participation fut passive et totale, la mienne sera active et orale...

On m'a donc chargé de prononcer un discours ; il me faut bien obtempérer, m'acquitter de cette tâche insigne ; et j'ai choisi de vous dire simplement ce que représente, pour moi, St Louis.

St-Louis, c'est d'abord une maison. Oh ! sans doute, une curieuse maison : une cour de récréation vous propose d'un côté un petit jardin plein de fleurs, de l'autre, un terrain négligé qui sert de parking. des enfilades de couloirs et des volées d'escaliers vous conduisent partout, sauf là où vous voulez aller ; des portes aux serrures récalcitrantes

vous font pénétrer dans des classes froides l'hiver, étouffantes l'été. Le moderne y complète l'ancien : une chapelle entièrement rénovée avoisine un ascenseur d'un autre âge ; des vitres incassables concurrencent de vieux grillages rouillés ; un pavillon récent et préfabriqué contraste avec un bâtiment respecté et sévère qu'on utilise comme salle de gymnastique.

Mais ces paradoxes n'altèrent pas la qualité de l'accueil ; ils contribuent même à donner à la maison un charme qui attire et surprend.

Saint-Louis, c'est aussi des élèves. Ils sont studieux ou paresseux, calmes ou turbulents, polis ou insolents, intéressés ou insoucians, ennuyeux ou drôles. Mais ils réjouissent la maison par une vitalité et un dynamisme qui s'extériorise, il est vrai, presque exclusivement à la récréation. Traverser la cour à ce moment est une entreprise difficile qui confine à la gageure : ils vous courent dans les pieds, vous bousculent, vous envoient à la tête des ballons de toutes grosseurs et de toutes couleurs. Mais bah ! la détente leur est nécessaire, et puis, pourrait-on concevoir Saint-Louis sans ballons, de football ou de basket ?

Du reste, leur enthousiasme est agréable à voir, et il est réconfortant de constater que la plupart d'entre eux en gardent assez pour étudier...

Saint-Louis, c'est aussi, et peut-être même surtout, son Directeur. C'est un homme très occupé - grand voyageur devant l'éternel, - cultivé - sa bibliothèque ferait bien des envieux -, raffiné - la musique semble faire partie intégrante de sa vie. Il sait être ouvert sans être laxiste, ferme sans être intransigeant, cordial sans être démagogue. Il aime à conseiller ses jeunes professeurs, à consulter les anciens, à dialoguer avec tous.

Il a aussi, comme tout homme, ses petits côtés pittoresques : un rire qui est sans doute devenu légendaire et qui prête à bien des imitations, plus ou moins réussies ; une manie de taquiner sans méchanceté certains professeurs féminins ; une habitude d'épingler un peu partout aux valves des petits papiers roses, couverts d'une écriture si fine qu'elle exige d'être lue à moins de vingt centimètres, ce qui ne va pas sans provoquer des files impatientes ou des attroupements tumultueux.

En bref, la maison a pour directeur un homme affable, compréhensif, estimé de tous.

Saint-Louis, c'est enfin ses professeurs. L'ambiance et l'amitié qui règnent entre eux m'a frappé depuis le début de l'année. J'ai d'ailleurs pu expérimenter personnellement à deux reprises leur amabilité et leur gentillesse : ils étaient nombreux ceux qui se sont réjouis avec moi et mon épouse de notre mariage ; ils étaient aussi nombreux ceux qui ont assisté aux funérailles de mon oncle pour partager ma peine et celle de ma famille. Et puis, il y a ces détails qu'on n'oublie pas : c'est Roger Feller qui me reconduit en voiture et fait un détour pour me déposer devant ma porte ; c'est Jean-Marie Rogier qui consent à tourner d'urgence les stencils dont j'ai besoin ; c'est Jacques Lefèvre et Jean-Marie Thomas qui m'aident à maîtriser une matière que j'enseigne pour la première fois ; c'est Daniel Duquenoy qui, par ses conseils et son exemple, me fait sentir que les élèves sont avant tout des adolescents avec leurs problèmes, leurs idées, leurs réactions ; c'est Léon-Marie Wilmart qui accepte de se lever plus tôt ou de déjeuner dans sa voiture pour me conduire au stage de Profondeville ; c'est Félix Depasse dont les qualités d'amuseur m'ont plus d'une fois déridé quand j'étais fatigué ou un peu découragé ; bref, c'est vous tous qui, par votre gentillesse et votre bonne humeur, avez fait de mon année à Saint-Louis, de ma première année d'enseignement, une expérience riche et profonde.

Voilà, j'ai terminé mon petit tour d'horizon. Il me reste maintenant à exprimer, au nom de tous mes professeurs, les félicitations et les remerciements que nous adressons à monsieur l'abbé Caussin. Et pour marquer son installation dans la fonction de Directeur,

nous lui offrons un modeste cadeau (1) qui - comme l'ont déjà dit plusieurs - lui rappellera qu'on a toujours besoin des lumières de ses professeurs...

NDLR : (1) cadeau : il s'agit d'un lustre en étain.

GUY LACROIX REpond A P. ZIMMER.

Cher Zimmer,

J'ai lu avec un intérêt amusé ton (tu permets, on se tutoie ?) analyse "structurée" relative au projet de loi V.D.B.

Tout d'abord, en voyant ton nom, accompagné d'une adresse à consonance néerlandophone, je me suis dit : "Kissait-ce-gars-là ?" ... Pas un ancien, apparemment et annuaire en mains. Pas un élève non plus, après information. Probablement le petit gauchiste de service. Et puis, peu me chaut de connaître ton identité : seules les idées comptent après tout. Or, ces idées - des personnelles et des originales - c'est bien de cela dont ton article est le plus pauvre, malheureusement.

Exceptons les points de suspension résumant l'analyse de certains chapitres et qui peuvent passer pour l'expression modeste d'un doute ésotérique. Le reste égale une série de clichés usés jusqu'à la naïveté, emballés dans un langage pseudo-socio-politique.

Je n'ai guère le temps de faire l'exégèse de ton texte, mais il y a certains points, même s'ils sont gros comme des ballons de football, qu'il faut bien remettre sur les i.

Par exemple, accoler l'image fasciste de certains pays méditerranéens aux paragraphes sur le renforcement de la capacité opérationnelle et sur la défense du territoire national, voilà qui relève plus d'une technique de fondu-enchaîné verbal que d'une argumentation cartésienne. Bref, on reste sur sa faim !

Que la suppression partielle des sursis et service militaire entre 18 et 21 ans soit une hérésie pédagogique et une contrainte économique, cela reste toujours à prouver. Notons qu'Israël, nation la plus "intellectuelle" du monde, n'hésite pas à interrompre les études de TOUS les garçons (et filles) pendant 2 à 3 ans, pour des raisons sans doute vitales, mais sans que l'on constate le moindre appauvrissement culturel. D'autre part, on peut se demander si le service militaire à 18 ans ne pose pas moins de problèmes financiers à un garçon (et à sa famille) qu'à 26 ans, lorsqu'il a femme et enfant à charge.

D'autre part, la réduction du service à un seul membre de la famille, dans le cadre d'une solidarité organisée avec les autres garçons, belges ou étrangers, voilà qui devrait plutôt satisfaire tous ceux qui ont le sens de la communauté. De belles phrases sur la collaboration sociale, c'est beau ; des faits, c'est mieux, pas vrai ?

Enfin, le chapitre relatif au désengagement te sert d'exécutoire à un "pan-contestantisme" échevelé, d'où il ressort une vision du monde réduite, selon un manichéisme assez naïf, à deux volets : d'un côté, l'armée, les capitalistes et le gouvernement (- les salauds); de l'autre, les ouvriers et les étudiants (- les bons).

Moi qui ai fait des études dans le Borinage et qui travaille dans une zone industrielle (les fumées dégorgées à pleines cheminées, les bruits colossaux, les ouvriers par dizaines de mille, tu vois), eh bien, laisse-moi te dire que tout n'est pas si simple. Quelques faits, au hasard :

- la grève de Carterpillar, quels qu'aient été les motifs de départ a dégénéré suite au licenciement de 2 délégués syndicaux, qui - comme chacun sait - forment une caste privilégiée dans le monde du travail ;

- les commandes de l'armée font vivre des milliers d'ingénieurs, de techniciens et d'ouvriers en Belgique. De nombreuses entreprises ou divisions en Wallonie peuvent fermer demain leur porte si elles n'ont à développer ou à fabriquer des engins ultra-perfectionnés ;

- les commandes militaires importantes s'obtiennent souvent grâce à l'action efficace et discrète des syndicats auprès des mandataires politiques, de gauche principalement. Faut-il rappeler que lorsque ACEC a perdu le projet Hélice pour l'OTAN, la CSC et la FGTB ont immédiatement décrété une grève générale à Charleroi ?

- les grèves de services publics ou de secteurs à monopole ont souvent des conséquences désastreuses sur les catégories modestes de la Société, pour ne pas dire qu'elles empoisonnent tout le monde. Où est l'arbitraire, où sont les impérialistes lorsque des enfants n'ont plus de bus pour rentrer chez eux l'hiver ?

- de façon générale, le peu d'étudiants d'origine humble dans les écoles supérieures ou les universités est un phénomène qui relève davantage du déterminisme socio-culturel que d'un manque de moyens financiers. Chaque étudiant de 1ère candi-sciences po sait cela et il est étonnant qu'à Leuven, certains peuvent encore prétendre le contraire !

Tout ceci ne sont que quelques constatations, qui n'impliquent de ma part aucun jugement de valeur. Qu'il y ait des injustices, que l'économie soit mal f..., d'accord, mais reconnaissons que nous sommes TOUS impliqués. C'est trop facile de se mettre dans le bon côté du jardin et de tout rejeter de l'autre côté de la barrière ! Question d'honnêteté intellectuelle, quoi !

Pour finir, je dirai que ta référence, en fin d'article, à l'Eglise sonne terriblement faux. Tu prends à partie une structure dont tu es membre, oui ou non ? Si c'est oui, ce genre de citation fait toujours un peu... complexe d'Oedipe ; sinon, ça manque singulièrement d'élégance, vu le mélange (volontaire) des catégories.

G. Lacroix - Rh. 62

(PS. : Quand tu veux, un débat public à Saint Louis, devant 5 ou 200 personnes).

Le sport à _____

St-Louis

Traditionnellement, St-Louis est présent dans les compétitions interscolaires de la F.N.S.E.L. et s'y défend avec bonheur. Cette année n'a pas fait exception. En basketball, 3 équipes nous représentaient. Les scolaires se sont rapidement fait éliminer par Huy qui allait être 1/2 finaliste national, par la suite.

Les cadets, pour la 3e fois en 4 ans, remportent tous les titres : champions provinciaux de Wallonie et finalistes nationaux. On pourrait difficilement mieux.

Les Minimes, pour leur part, ont livré de remarquables parties. Eux aussi sont invincibles et champions provinciaux.

M. Duquenoy peut être fier des prouesses accomplies par ses boys. Sans lui, le basket n'existerait pas à St-Louis. Surchargé, il demande un coup de main pour 73/74. Avis aux amateurs.

En Volleyball, 3 équipes étaient engagées en championnat. Les scolaires, brillant dans la plupart des rencontres, se sont inclinés en 1/2 finales provinciales. Les Cadets et les Minimes n'ont pu, comme les aînés, franchir le cap des 1/2 finales. Le volley est un peu le 'parent pauvre'. Il mériterait plus d'intérêt ; tant qu'un professeur ne prendra pas ce secteur en charge, ce sport est appelé à vivoter.

En football, 3 équipes également défendaient nos couleurs. Une malchance incroyable a empêché l'une d'elles de devenir championne de la province. Les Scolaires se sont fait sortir en 1/2 finale aux pénalties, les Cadets (pour la 3e fois de suite) ont dû s'incliner eux aussi devant Malonne aux pénalties. Malonne, par la suite, allait tenir Roulers en échec en finale nationale. Les Minimes, quant à eux, perdaient 4-3 une finale provinciale qu'ils ne devaient jamais perdre. Enfin... c'est le sport.

En judo, St Louis terminait 5e du championnat disputé à Floreffe. Quelque 50 mordus s'adonnent à ce sport durant l'année.

En cross, une 2e place au général récompensait nos courageux athlètes. Plusieurs premières places couronnaient le travail de spécialistes.

En athlétisme, l'équipe peu préparée, ramassait les casquettes à Jambes au grand dam de M. Tilquin, le fidèle entraîneur du jeudi.

En balle-pelote, nos joueurs remportaient le tournoi de Floreffe tandis que nos pongistes se classaient 2e à Godinne.

Enfin, la GYM d'ELITE, lancée il y a plusieurs années par M. Delsaux, continue son petit bonhomme de chemin. Une 2e équipe travaille sous la direction de M. Leroy.

Que tous les responsables sportifs de St-Louis trouvent dans ses résultats d'ensemble un encouragement à poursuivre leurs efforts éducatifs. St-Louis ne serait plus St-Louis sans leur dévouement. Ces multiples activités demandent beaucoup de temps aux responsables et beaucoup d'argent à la caisse jeux ; tout repose sur quelques personnes qui souhaitent obtenir une aide d'où qu'elle vienne.

Dans le cadre du parascolaire, au niveau de l'Institut, l'aménagement de l'horaire a permis la pratique du basket, volley et football aux différentes classes. Le 1er trimestre a vu se dérouler des rencontres interclasses intéressantes, de 12h45 à 14h15. Au 2e trimestre, faute de salles disponibles, et au 3e trimestre, faute de temps, ces activités ont été mises en veilleuse. L'expérience mérite d'être renouvelée l'année scolaire prochaine et des conclusions plus fermes nous apprendront s'il faut poursuivre.

Ab. Claude.

LES NOTES DE NESTOR

Catastrophe

- Mon vieux, tu en fais une tête. Ca ne va pas ?
- Non, ça ne va pas du tout. J'enrage. J'en ai plein le dos. J'ai toutes les guignes. Tiens, ce matin, pour partir à l'école, j'avais oublié mon mouchoir, j'ai dû renifler toute la matinée. En classe, le professeur m'a enguirlandé à cause de mon imbécile de voisin qui bavardait avec moi. Mon vélo était dégonflé et j'ai perdu ma pompe; j'ai dû revenir à pieds. Une bordure de trottoir m'a fait trébucher et je suis tombé sur le nez. En rentrant à la maison, un meuble m'a cogné à la cheville et, pour couronner le tout, mon encrier vient de se renverser sur un devoir que je finissais de recopier. Je sens que je vais casser quelque chose.
- Tiens donc, casser quelque chose ? Ca arrangerait quoi ça, à ton avis ? Baden Powel a écrit quelque part que pour se calmer, rien ne valait quelques mouvements de gymnastique.
- Peuh. Si tu crois que la gymnastique va me faire oublier ces misères, et enlever ces taches d'encre sur une feuille... enfin... si ça peut te faire plaisir....Une....Deux....une....deux....une.... Après tout, ça aurait pu être pire : j'aurais pu me casser une jambe....une....deux....une....tu me prêteras ta pompe ?une....deux....une....deux.... J'aurai vite recopié ce devoir, j'ai encore le brouillon... une ... deux ...
- Et trois : tiens, voici ma pompe. Tu vois, Baden Powel avait raison !

Merci de m'avoir lu
Nestor

Confiez la mise au point et la gestion de vos assurances
à un Producteur Professionnel affilié à

F E P R A B E L

Michel Henriet

votre assureur.

Rue Elisabeth -51 - 5800 GEMBOUX. - RCN. 30679 -

TEL. 081/614.88

PURNODE

EST CONNU POUR SA BIÈRE ...

Dégustez la **PURNODE PILS**

GAULOISE

SAISON REGAL

Nos livreurs passent chez vous chaque semaine -

TEL. 082/612.10

**"SOS CERVEAUX" REMERCIE LES
ANNONCEURS (ANCIENS DE ST-LOUIS)
DE LA CONFIANCE QU'ILS ONT PLACEE
DANS LA REVUE.**



*Inspection Provinciale de Namur
Chaussée de Louvain 250
5004 Bouge - Tél. 081/724.90*

CREDIT COMMUNAL DE BELGIQUE

Société Anonyme constituée en 1860




**L'épargne, au
CREDIT COMMUNAL,
c'est sûr et certain.**



CH. JAMAR & FILS

Boulevard d'Herbatte - 123 - 125 - 5000 NAMUR

TOUS TRAVAUX DE CONSTRUCTION
DE TRANSFORMATION
DE BETON ARME
D'ENTRETIEN



Pour votre épargne ...

La solution qui vous convient

un placement

avantageux et souple

LE CARNET DE DEPOTS

Société Générale
de Banque

S.O.S. CERVEAUX

L'organe des gens qui réagissent

TIRAGE : 600 ex.

Editeur responsable: S.O.S. CERVEAUX

7, rue PEPIN

5000 NAMUR

C.C.P.: les Anciens de St Louis,

N° 72.45.57

Ne vous privez pas

de réagir avec "S.O.S..."

PERIODIQUE 2ème ANNEE

JUIN 1973 - N° 6

PRIX : 10F MINIMUM